

Report, ..... 11301<sup>f</sup>70

## DÉPENSES

1<sup>o</sup> Ordinaires.

Prix, provisions annuelles .....	4 100 <sup>f</sup> »	
Frais généraux.....	2 705 45	
Bulletins et autres publications.....	6 410 10	
Installation et entretien.....	58 »	
Bibliothèque .....	375 80	
Collections.....	52 »	
Mobilier.....	74 »	
Amortissement.....	538 45	
	<u>11 267<sup>f</sup>80</u>	11 307 <sup>f</sup> 80

2<sup>o</sup> Extraordinaires.

Assurance.....	1 555 <sup>f</sup> 30	
Catalogue.....	2 859 »	
Monument de Quatrefages.....	100 »	
	<u>4 514<sup>f</sup>30</u>	4 514 30

Total des dépenses..... 15 882<sup>f</sup>10 15 882 10Excédent des dépenses sur les recettes..... 4 540<sup>f</sup>31

M. LE PRÉSIDENT met aux voix les conclusions du rapport.  
Les conclusions sont adoptées.

## La Kabylie du Djurjura;

PAR M. ARMAND VIALÉ,

## LE PAYS.

La Kabylie du Djurjura est une petite contrée montagneuse s'étendant sur une soixantaine de kilomètres de long, depuis les cols qui font suite au Tabbourt-naï-Irguen (porte des Aït-Irguen), dans la tribu des Beni-Sedka-Chenacha, jusqu'à l'Azerou-n' Tohor, chez les Illiten. C'est une suite de crêtes séparées par de profonds ravins, crêtes arides ou couvertes d'ajoncs, de rocs abritant des scorpions, des coléoptères lucifuges et de nombreux myriapodes.

Les ravins voient leurs pentes couvertes de lauriers-roses et de cactus dans les parties basses (500 mètres), de figuiers et de frênes dans les parties moyennes (800 à 1 500 mètres),

et de cèdres dans les parties hautes (1 800 à 2 000 mètres). Sur les crêtes supérieures (2 000 à 2 300 mètres), le cèdre règne sans partage.

La Kabylie se compose d'un vaste plateau de schiste raviné s'étendant, au nord, depuis la vallée de l'Oued-Sebaou jusqu'aux premières pontes du Djurjura, et d'une double chaîne de montagnes aiguës, le Djebel-Djurjura.

La première ligne de crêtes, au nord, comprend le Raz-Timedounine, l'Azerou ou Gougano, l'Azerou-n' Thallatt (montagne du Petit-Doigt), l'Azerou ou Fellah, l'Azerou-Tidjer.

La seconde ligne de crêtes comprend le chaînon de Lella-Khedidja, l'Azerou ou Madene et l'Azerou-n' Tohor. Une infinité de torrents en descendant, coulant parallèlement du sud-ouest au nord-ouest pour rejoindre la vallée de l'Oued-Sebaou, ou du nord au sud pour rejoindre la vallée de l'Oued-Sahel.

*Constitution géologique.* — Toute la partie nord est formée d'un plateau de gneiss ou de schiste coupé de profonds ravins et qui vient buter par une faille sur les calcaires liasiques du Djurjura. (Voir la remarquable thèse de doctorat de M. Fichier, d'Alger, 1891.)

Au-dessus du calcaire liasique est une formation dite *calcaire en dalles*, où jusqu'ici aucun fossile n'avait été rencontré. J'y ai trouvé deux bélemnites, dont l'une, coupée en deux par une faille, avait ses deux moitiés séparées par une distance de plusieurs centimètres, ce qui donnait la mesure du glissement. Ces bélemnites assignent, comme âge probable de cette couche, le lias supérieur.

Au-dessus s'étendent des grès rouges, sans fossiles, indiqués jusqu'ici comme appartenant au jurassique.

Mais j'ai remarqué des empiètements et des régressions qui sembleraient indiquer une contemporanéité entre la partie supérieure des calcaires et la base des grès.

*Cavernes.* — Les cavernes sont fort nombreuses. Très peu, jusqu'ici, avaient été explorées des Européens. J'ai pénétré

le premier dans une dizaine, toutes fort belles et remplies de stalactites admirables. Toutes sont orientées parallèlement ou perpendiculairement à l'axe de la chaîne, ce qui indique nettement qu'elles sont formées par des diaclases élargies par les eaux.

Aucune ne m'a fourni de couche archéologique. Tous les ossements trouvés sont modernes (porc-épic, chacal, oiseaux, chauves-souris, etc.).

Quelques vieux bois de fusils kabyles rappelaient les descriptions des guerres civiles ou de la conquête française.

Jamais les Kabyles n'osent pénétrer dans ces grottes, qu'ils appellent des *chambres*. Ils en font le repaire des *Djinn*s (démons) et font courir mille légendes.

Me trouvant dans la tribu des Chenacha, un jeune Kabyle qui m'accompagnait me signala un trou de difficile accès, habité par un Djinn volant. Dès qu'un homme y avait pénétré, le Djinn fermait aussitôt le rocher, et l'homme emprisonné n'en pouvait sortir que lorsqu'il avait prouvé qu'il était bon musulman.

Jamais je ne pus obtenir que mon guide m'y accompagnât. Je montai et je constatai qu'il n'y avait qu'un petit enfoncement, sans aucune ouverture.

Mon guide resta persuadé que le Djinn m'avait fermé la porte et ne m'avait rien laissé voir de sa caverne, parce que je n'étais pas musulman.

#### LES HABITANTS.

Les Kabyles n'occupent pas le pays depuis longtemps. Il paraît démontré, maintenant, que ce pays était inhabité aux époques de la pierre même les plus récentes.

Quelques personnes ont fait, à différentes reprises, des recherches infructueuses pour s'y procurer des silex taillés, qui, cependant, sont assez abondants dans les plaines de la basse Kabylie.

Nous-même, après avoir cherché très attentivement à la surface du sol, dans les terrains cultivés, dans les ravins et

les montagnes et jusqu'au fond des grottes, et cela depuis les pentes des Illiten jusqu'aux derniers contreforts des Chenacha, nous avons acquis la conviction que le pays était inhabité aux époques préhistoriques.

Cependant, une chose remarquable, c'est que les Kabyles ont conservé des coutumes paraissant se rattacher aux traditions de l'époque néolithique et de l'âge du bronze.

En effet, ils avaient coutume encore, au commencement du siècle et jusqu'à notre établissement dans le pays, de dresser des pierres isolément ou en cercle, pour perpétuer le souvenir des événements remarquables. C'est ainsi que, vers le milieu du dernier siècle, on dressa douze pierres en cercle pour rappeler que douze tribus, réunies en congrès, avaient décidé d'abolir le droit d'héritage des femmes.

Lorsqu'un marabout respecté vient à mourir, on lui élève un véritable tumulus, tout semblable à ceux de l'époque néolithique.

Un de nos collègues les plus compétents en fait de préhistorique m'exprimait récemment un doute sur la réalité de ces tumulus et émettait cette opinion que les buttes marabouts ne paraissaient être des tumulus que parce qu'elles étaient les sommets naturels et arrondis d'éminences en forme de mamelons.

Certes, dans quelques cas, cette opinion est vraisemblable et correspond à la réalité ; mais, dans la plupart, c'est tout le contraire.

Pour s'en convaincre, il suffirait d'examiner deux profils que j'ai relevés pendant mon séjour à Michelet.

Le premier (nord-ouest-sud-est) représente la colline schisteuse qui s'élève entre Taourirt-Menguellet et Michelet. On voit, vers le côté ouest, une butte de 5 mètres de haut, dont les arêtes sont loin d'être le prolongement de celles de la colline et indiquent que ce monticule a été rapporté. Puis vient un *azib* (petit hameau), à l'extrémité duquel s'élève un autre tumulus, bien plus haut (près de 11 mètres), au-dessus du sol naturel. Enfin, en descendant la colline, une troisième butte

(de 8 mètres de haut), surmontée d'une petite chapelle maraboute, très grossière et ornée de lampes vertes en terre émaillée, renferme le tombeau d'un descendant de Djeddi-Menguélet.

Une petite coupe, faite dans le mamelon central, m'a fait voir que la terre de ce tumulus différait beaucoup du sol naturel qui, à cet endroit, est un banc de schiste gris, tandis que la butte est composée de terre jaunâtre peu pierreuse et ayant les caractères des sols remaniés.

Le second profil représente une autre butte à 2 kilomètres des premières, qui est située entre le couvent des Pères Blancs et le marabout vénéré de Djeddi-Menguélet, fondateur, suivant la tradition kabyle, de la tribu des Beni-Menguélet. Sa nature tumulaire est encore plus nettement indiquée, s'il est possible, que celle des trois autres buttes.

Il est donc tout à fait incontestable que les buttes maraboutes kabyles sont, du moins en majorité, de véritables tumulus.

Le temps m'a malheureusement fait défaut pour entreprendre des fouilles et examiner si les Kabyles ont construit ces buttes de toutes pièces ou, ce qui est moins probable (étant donné l'absence de préhistorique dans la contrée), ont employé des tumulus déjà existants.

En tout cas, le tombeau du marabout, au lieu d'être enfoui dans l'intérieur du tumulus, est creusé tout au sommet, ce qui distingue ces buttes des tumulus préhistoriques.

*Races.* — Les Kabyles sont un mélange de races. On y trouve une race brune, aux yeux noirs, à l'allure vive, au parler musical, et une race blonde, aux yeux bleus, gris ou brun clair, aux cheveux blonds ou roux (ce qui forme une exception à peu près unique dans le nord de l'Afrique), au parler plus rude, à l'allure plus lente.

Les bruns forment à peu près les deux tiers de la population, le dernier tiers étant formé des blancs, des roux et des châlains.

D'après les mesures corporelles que j'ai pu prendre sur un

certain nombre d'individus, la taille n'est pas sensiblement différente dans les deux races (1<sup>m</sup>,68 en moyenne), non plus que les divers diamètres du crâne. L'indice céphalique est, en moyenne, de 77,86 (bruns, 76,85 ; blonds, 78,72).

Les principales différences résident dans la face, qui est beaucoup plus raccourcie dans la race blonde (indice facial, 73,80 pour les bruns, 65,31 pour les blonds), et dans le nez, qui, tout en présentant des mesures peu différentes dans les deux races, diffère beaucoup de forme. Il est généralement arqué et mince au bout chez les bruns, droit et charnu chez les blonds.

Voici, d'ailleurs, le tableau des mensurations que j'ai prises sur eux :

	BRUNS.			BLONDS.			Une femme brune.
	43 individus.			22 individus.			
	Moyenne.	Maximum.	Minimum.	Moyenne.	Maximum.	Minimum.	
Taille. ....	1697,58	1890	1481	1681,33	1804	1603	1516
Diamètre antéro-postérieur. ....	186,50	215	171	182,35	205	171	199
Diamètre bi-latéral. ....	143,34	157	131	145,08	163	132	140
Diamètre métopique. ....	183,95	212	167	183,50	195	164	181
Hauteur du nez. . . .	55,01	65	45	53,75	65	44	45
Largeur du nez. . . .	36,42	53	31	35,08	49	30	35
Largeur de la bouche. ....	57,15	68	51	51,00	65	32	59
Distance Interorbitaire. ....	32,73	36	29	31,33	35	27	29
Distance bioculaire externe. . . .	101,90	109	91	99,96	107	92	97
Distance ophriobuccale. ....	89,27	104	75	90,88	107	83	80
Distance bisygnathique. ....	133,70	144	119	134,38	143	115	123
Largeur de l'oreille. ....	31,77	41	24	28,45	38	19	39
Hauteur de l'oreille. . . . .	61,50	73	50	63,23	75	51	60

On peut considérer ces mesures comme représentant à très peu près la moyenne de la population : car il figure, dans ce tableau, des individus de toutes les tribus du Djurjura et de tous les âges, se décomposant ainsi :

Tribus des Aït-Itouragh, 5 ; des Ouassif, 16 ; des Attaf, 3 ; des Beni-Sedka-Ouadhia, 10 ; des Beni-Sedka-Chenacha, 9 ; des Ogdals, 5 ; des Aït-Menguellat, 7 ; des Yabia, 3 ; des Illiten, 4 ; des Beni-Bou-Yousef, 3.

Individus de vingt à trente ans, 12 ; de trente à quarante ans, 20 ; de quarante à cinquante ans, 20 ; de cinquante à soixante ans, 10 ; de soixante à soixante-dix ans, 3.

Les Kabyles sont généralement minces et maigres, avec des muscles saillants, des traits accentués ; je n'ai guère vu que quelques hommes roux qui, par leur embonpoint et l'empâtement de leurs traits, fissent exception à ce portrait. Ils sont généralement sobres. J'en ai vu maintes et maintes fois qui, appelés en justice, venaient à Michelet, du fond de la tribu des Chenacha, et faisaient ainsi 80 à 100 kilomètres, emportant dans le capuchon de leur burnous une douzaine de figues sèches et deux ou trois petites crêpes de sarrasin ; cela, du reste, ne les empêche pas, dans les fêtes, de manger comme huit Européens.

Les femmes sont très petites, quoique assez résistantes. Cela tient probablement à la coutume de les marier entre huit et douze ans ; elles n'ont pas le temps de se développer ; je n'ai pu en mesurer qu'une seule, qui peut passer pour une belle femme ; sa taille n'est que de 1<sup>m</sup>,51, et je ne crois guère que l'on puisse trouver de femmes au-dessus de 1<sup>m</sup>,55.

L'état sanitaire n'est pas excellent. Outre les maladies de peau, produites par la saleté, de nombreuses maladies des bronches et des poumons peuvent s'observer et font périr, chaque hiver, nombre d'adultes et surtout d'enfants. Ces derniers, vu la rigueur de l'hiver, meurent principalement dans cette saison.

Beaucoup de personnes se sont demandé d'où provenait la grande diversité observée dans les deux races, et aussi com-

ment il se fait que les deux principales races kabyles, venues certainement de points bien différents, se soient si bien fondues au point de vue politique.

Ce sont là des questions embarrassantes, mais non insolubles. Il est évident qu'une fraction importante de la population provient des peuplades berbères préhistoriques de la basse Kabylie et du littoral, refoulées dans les montagnes par l'arrivée des Numides ; une autre doit provenir d'une partie des Numides refoulés par les Romains ; enfin, d'autres proviennent des populations numido-romaines repoussées par les Arabes.

Que l'on ajoute à cela les débris d'invasions européennes passées en Afrique (Vandales ou autres), enfin des brigands qu'une dette de sang chassait de leur pays et qui se jetaient dans la montagne, imploraient l'*anaïa* (protection) d'un village et s'y établissaient, on aura ainsi une explication suffisante des diversités des types chez les Kabyles, de leurs qualités et de leurs défauts.

En effet, ceux qui se sont soustraits aux invasions formaient évidemment la meilleure partie de la population, car il faut avoir vraiment enraciné au cœur le sentiment de l'indépendance et de la liberté, pour quitter des plaines fertiles, même occupées par des ennemis et des vainqueurs, pour se jeter dans la montagne, au milieu de ces rocs pelés, sans végétation, de ces précipices à parois abruptes où nulle culture ne peut tenir, et sur ces plateaux couverts de plusieurs mètres de neige dans l'hiver, quoique brûlants l'été, presque à l'égal de la plaine, où la terre végétale fait défaut et où l'on n'obtient, à force de soins répétés chaque jour, qu'une très maigre moisson.

D'autre part, les bandits, les parias rejetés des autres sociétés ont amené avec eux ces ferments de querelles et d'amour des combats qui font que, dans les discussions, le couteau, la massue ou le pistolet jouent encore le principal rôle.

Harcelés sans cesse par leurs voisins, les Kabyles ont dû,  
T. IV (4<sup>e</sup> SÉRIE). 6

de bonne heure, sentir la nécessité du groupement. Aussi, tout en conservant une très grande liberté individuelle, se sont-ils groupés en *çofs* (partis), en villages et, dans les grandes occasions, en tribus. C'est là, malgré l'invasion de l'islamisme, la clef de toute l'histoire de l'administration kabyle.

Je ne parlerai pas de la constitution politique de la Kabylie et je n'entrerai pas dans de longs détails sur la constitution du village ni de la famille. L'excellent ouvrage de MM. Hano-teau et Letourneux, qui est un chef-d'œuvre de précision, expose longuement toutes ces choses : je ne crois donc pouvoir mieux faire que d'y renvoyer le lecteur. J'essayerai seulement d'indiquer quelques points de détail, desquels cet ouvrage général ne pouvait naturellement s'occuper.

*Villages.* — Toujours situés sur une éminence, les villages sont agencés militairement. Les maisons extérieures se touchent et forment une enceinte continue. Deux ou trois portes seulement rompent la ligne de cette enceinte et donnent accès au village ; mais, par l'étroitesse et le peu de hauteur de leurs ouvertures, elles sont très facilement défendables. Un homme monté sur un mulet n'y peut passer qu'à grand-peine, en se couchant sur le cou de sa monture.

Généralement, en temps de paix, ce qui a lieu constamment maintenant, ces portes servaient aussi de *djemaa* ou lieu de réunion pour le village, ou une fraction du village. A cet effet, des banquettes de schiste, formant un ou deux gradins, étaient maçonnées des deux côtés, de sorte que l'on pouvait s'y tenir commodément, y causer, s'y abriter en cas de pluie, y faire la sieste ou même y passer la nuit pendant les grandes chaleurs.

Cette porte passée, on se trouve dans une rue généralement en pente, avec des maisons rangées sans ordre, ou plutôt disposées de telle façon qu'elles présentent des angles rentrants et sortants très commodes pour la défense intérieure et l'embuscade, au cas où l'enceinte extérieure viendrait à être forcée et où l'ennemi pénétrerait dans le village.

De ce tronc principal partent une multitude de ruelles montantes ou descendantes, tortueuses, se coupant et formant un dédale inextricable pour qui n'est pas du pays. Ajoutez à cela qu'au lieu d'être bien pavées ou unies, elles sont encombrées souvent de rochers qui percent le sol que l'on a négligé à dessein d'enlever et qui forment autant d'obstacles à la marche, et par leur grosseur, et par la boue gluante et les ordures qui font glisser et perdre l'équilibre.

Les maisons ne s'ouvrent pas directement sur la rue, mais sur une cour intérieure, percée d'une seule porte garnie d'ornements et de sculptures en creux, représentant des rosaces ou des croix.

Au centre du village se dresse la mosquée, humble et massive construction surmontée d'un minaret, sorte de clocher sans cloche, où le marabout monte chaque matin à l'aurore, pour appeler les musulmans à la prière.

Souvent la mosquée est entourée d'une enceinte fortifiée où se réfugiaient les Kabyles, comme dans une dernière citadelle, quand le village était pris par l'ennemi.

L'intérieur de la mosquée est peu luxueux. Des nattes étendues sur le sol et sur lesquelles on ne marche que pieds nus, de petites niches où l'on met des lampes grossières en terre cuite, voilà tout l'ameublement. Le jour pénètre seulement par la porte ou par deux petites fenêtres à plein cintre, de 3 ou 4 décimètres de hauteur.

Rarement les mosquées sont plus ornées. Je n'en ai vu qu'une seule, au village de Agouni ou Fourrou, près du Kourietz, où se trouve une sorte d'autel surmonté de l'étendard du Prophète. Mais c'est une construction toute neuve et qui déjà ne sent plus la Kabylie. Elle a été construite en effet l'an dernier, m'a-t-on dit, par un maçon kabyle venu à notre Exposition de 1889, et qui s'est tout imprégné des traditions françaises.

Si nous pénétrons dans les maisons ou gourbis, nous sommes tout dépaysés; là, plus rien qui rappelle l'Europe; chez les plus riches mêmes, on ne trouve aucun de ces

meubles que notre plus malheureux paysan considère comme indispensables.

Sur le sol, des tapis chez les riches, des nattes de paille chez les pauvres, ou même le sol nu. D'un côté une sorte de salle voûtée un peu en contre-bas, communiquant avec la salle principale par des ouvertures carrées ou à plein cintre, sert de logement au mulet, aux brebis et aux poules. L'autre partie est réservée aux habitants. Dans un coin, il y a généralement deux ou trois grands vases en argile séchée simplement au soleil, plus ou moins ornés, et qui servent à renfermer les provisions de figues ou d'orge. Ils sont si spacieux, qu'un jour étant entré sans être attendu dans une maison, des femmes, prises à l'improviste, ne trouvèrent rien de mieux que de se cacher derrière pour échapper à nos regards. Car si les femmes circulent dehors à visage découvert, à l'intérieur de leur maison elles ne doivent pas être vues des étrangers.

Parfois, toute une batterie de cuisine en terre est accrochée aux murailles.

Le moment du repas arrivé, on s'assied par terre autour du plat, de la manière que l'on juge la plus commode ; les enfants ou les serviteurs apportent un plat de terre ou plus souvent de bois monumental, orné de dessins linéaires variés, de clous de cuivre, d'évidements, etc., et chacun s'arme d'une cuiller de bois, fait un trou dans le couscous placé devant lui, y verse la sauce (*marga*) et mange à son tour.

Rarement les Kabyles font usage, pour manger, des grands couteaux qu'ils portent constamment à la ceinture. Ils préfèrent mordre à même les morceaux de bœuf bouilli, de poulet ou de mouton, et se les repasser ensuite de bouche en bouche, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os. Le pain est inconnu ou consiste en petites galettes avec ou sans levain, cuites dans de fragiles plats de terre *ad hoc* et assaisonnées d'huile.

Tous les plats recherchés des Arabes sont à peu près inconnus.

nus en Kabylie ; le couscous, les figues et, dans les fêtes, des gâteaux au miel, d'un goût assez agréable, mais très indigestes, constituent leur nourriture. Dans les grandes occasions, le *meschroui* ou mouton rôti entier en plein air.

Le *couscous* se compose essentiellement de farine pétrie avec de l'huile et rendue grumelleuse ; dans cet état, elle est versée dans un vase de terre percé de trous, dont le fond est garni de paille, pour empêcher ces petits grains de tomber. Cette marmite repose elle-même, en y entrant en partie, sur un autre vase de terre contenant de l'eau, de la viande et des légumes ; les grains de farine cuisent ainsi dans la vapeur d'eau, sans toucher l'eau elle-même. Et c'est avec le bouillon de la viande et des légumes, auquel on ajoute du poivre rouge, du piment et différentes substances fortes, que l'on confectionne la sauce du couscous ou *marga*.

*Vases.* — Outre ces vases, les Kabyles en ont un grand nombre d'autres de diverses formes et de différents usages. Deux catégories sont tout d'abord à faire : la poterie vernissée et la poterie sans émail.

La seconde comprend principalement les grands vases les plus nécessaires, tels que les vases avec lesquels les femmes vont chercher l'eau à la fontaine, dont les formes sont souvent des plus heureuses et rappellent parfois de très près les formes classiques de Rome et de la Grèce antique ; puis les vases pour conserver l'eau ou l'huile à la maison, qui sont presque toujours de très grandes dimensions et de formes très particulières, tels que certains exemplaires rappelant les outres de cuir, et qui atteignent jusqu'à 1<sup>m</sup>,50 de haut ; la taille ordinaire étant 0<sup>m</sup>,70 à 1 mètre.

Dans beaucoup de maisons il existe, comme je viens de le dire, des vases qui sont de véritables monuments. Ce sont des vases servant à conserver les provisions sèches (figues, orge, glands, etc.). Ils atteignent jusqu'à 2 mètres et plus de hauteur. Ils sont charpentés sur place, et les pieux qui forment leur ossature sont reliés par de l'argile non cuite. Les femmes déploient, pour leur ornementation en relief, toutes

les richesses de leur imagination et les couvrent de dessins linéaires parfois véritablement gracieux. Certains de ces ornements paraissent être traditionnels.

La poterie vernissée a des usages plus restreints et des dimensions beaucoup moindres. Les vases sont recouverts soit d'un vernis monochrome vert, soit plus souvent de plusieurs vernis : jaune, rouge, blanc ; des lignes noires, se détachant sur ces émaux, forment des ornements géométriques du meilleur effet. Ils servent à mettre l'eau pour la consommation courante, le café, ou le lait aigre, dont les Kabyles sont très friands.

*Fornes rares.* — On rencontre parfois, mais en nombre relativement restreint, des vases de formes curieuses. Tel est un vase possédé par la Société, et qui rappelle la forme d'une gourde ; il est en terre blanche avec des ornements bruns. Il provient de la Kabylie des Babors et m'a été communiqué par notre collègue M. Adrien de Mortillet, auquel j'adresse ici tous mes remerciements. Une autre forme se compose d'une calotte sphérique supportant trois colonnes creuses, irrégulières, qui se réunissent au sommet en une sorte de boule. Cette forme, bien que n'étant pas d'usage vulgaire, n'est cependant que médiocrement rare.

*Poteries en forme d'animaux.* — Enfin, une dernière catégorie de poterie, qui se rapproche plutôt de la poterie purement ornementale, consiste en animaux très grossièrement faits, plus ou moins fantastiques, et portant ou ne portant pas sur le dos le sommet d'un vase ordinaire.

Dans le premier cas, on a affaire à de véritables vases ayant un usage domestique, qui est presque toujours de renfermer du lait aigre ; dans le second, on a affaire à un simple ornement.

*Lampes.* — Les Kabyles ont des lampes de terre de formes très élégantes. Les unes rappellent d'assez près les lampes romaines, qui seraient montées sur pied. D'autres sont une imitation heureuse d'une corne. L'huile se verse par la partie évasée, la mèche se mettant à la partie effilée.

Quelques-unes sont de véritables monuments que j'observai, pour la première fois, chez l'amin de Tamellilt (Ogdals) et que j'ai retrouvées plusieurs fois depuis. Il y a un véritable réservoir sphérique, très orné, avec une petite ouverture pour l'introduction de l'huile. A l'opposé est un plateau servant à recueillir l'huile qui s'échappe goutte à goutte de la mèche, d'une façon assez rapide. L'éclairage est, du reste, très défectueux ; la mèche charbonne énormément, répand une épaisse fumée et doit être mouchée constamment.

*Habitations.* — Comme mode de construction, on peut grouper les villages en deux catégories. L'une se trouve à peu près exclusivement sur le grand plateau schisteux situé au nord de la chaîne du Djurjura, tandis que l'autre se compose de tous les villages situés au pied de la chaîne et jusque sur les flancs escarpés du Djurjura et du Kourietz.

Dans les premiers, les maisons sont généralement bâties en moellons de schiste, parce que c'est le schiste qui forme la masse même du sol.

Des troncs d'arbres, simplement écorcés, servent de poutres ; des solives supportent des tuiles concaves en forme de gouttières ou de demi-cylindres emboîtés les uns dans les autres, et qui forment, par suite, une toiture imperméable à l'eau.

Les cheminées sont chose inconnue. Il existe simplement, creusé à même le sol, un petit trou de 20 ou 30 centimètres de diamètre, de 15 à 20 centimètres de profondeur, où l'on met des charbons ou de menus branchages.

Les maisons de la montagne sont très différentes. Bâties sur des escarpements de calcaire liasique, elles empruntent à ces calcaires les matériaux de leur formation.

Lorsqu'on veut faire une maison, on creuse à peine une légère fosse dans laquelle on amène, à force de bras et de leviers, de gros blocs de calcaire pris à la surface du sol et ayant parfois plus de 1 mètre cube. On fait ainsi une enceinte continue, où l'on ménage seulement une ouverture pour la porte. Puis on pose, sur ces fondations grossières, des blocs

graduellement plus petits, mais peu calibrés et fort irréguliers. C'est à peine si l'on dégrossit les blocs naturels, et cela pour deux raisons : c'est que ce calcaire liasique est extrêmement dur et peu fissile, et, en outre, que les Kabyles n'ont pas d'instruments propres à casser les pierres dures.

Les murs ainsi conduits à 1<sup>m</sup>,90 ou 2 mètres de hauteur et cimentés avec de l'argile (car le mortier est chose inconnue), on songe alors à la toiture. On apporte des arbres de moyenne taille, que l'on écorce et que l'on pose, l'un d'un pignon à l'autre, les autres, de cette première poutre aux murailles. On soutient le tout par des poteaux disposés de place en place. Sur ces maîtresses poutres, on pose des dalles aussi plates que possible, ou, à leur défaut, des branchages, et l'on recouvre le tout de terre et de gazon. Comme les toits sont à peu près plats, ils ressemblent à des places publiques ou à des prairies aériennes, sur lesquelles se promènent gravement les habitants de la maison, où jouent les enfants, et quelquefois dans le costume le plus primitif.

C'est là qu'on va déguster le *caoua* (café) en contemplant le paysage grandiose qui vous entoure et le singulier spectacle que présentent les maisons voisines.

Sur beaucoup de toits, on ménage une aire en terre battue avec des rebords d'argile de 10 centimètres de hauteur, et sur laquelle on dispose les olives en tas, que l'on y laisse pourrir pendant plusieurs mois. Ce n'est que quand elles sont complètement gâtées et exhalent une odeur très forte qu'on les porte au pressoir.

Les portes de ces dernières maisons, au lieu d'être rectangulaires, sont très souvent en trapèze isocèle, ce qui leur donne un faux air égyptien.

*Hospitalité.* — Dans ces montagnes abruptes, chez ces hommes primitifs, parmi lesquels peu d'étrangers s'aventurent, il n'existe pas d'endroits où l'on puisse loger en payant. Mais l'esprit hospitalier est développé dans une large mesure.

A peine avez-vous franchi la première djemma du village,

que vous voyez l'*amin* ou maire indigène s'avancer vers vous et vous offrir de venir manger le couscous chez lui.

Avez-vous déjà déjeuné ? Au moins faut-il que vous alliez déguster une tasse de caoua. Refuser serait le comble de l'impolitesse.

Une fois le café pris, l'hôte vous offre le couscous avec une telle insistance et montre un désir si grand de vous y voir faire honneur, que vraiment, si vous avez l'estomac un tant soit peu solide, si vous ne craignez pas l'indigestion, le meilleur est d'accepter une offre aussi obligeamment faite, quitte à ne manger que quelques bouchées.

Du reste, dans ces montagnes ardues, où l'air est vif, la route difficile, où le mulet vous cahote, la digestion se fait vite, et il est rare que l'on ne trouve pas une petite place dans son estomac pour y loger un peu de couscous, mais assez léger, et quand il est préparé au beurre frais et non à l'huile rance, il est, ma foi, d'un goût fort agréable. Je me rappelle toujours avec grand plaisir le couscous délicieux et les galettes de sarrasin, le tout agrémenté d'un poulet bouilli, que je mangeai chez l'*amin* de Timoghras, en revenant de faire l'ascension de l'*Azerou-n' Thaltatt* (montagne du Petit-Doigt), roc abrupt et dont l'accès difficile est interdit aux gens tant soit peu chargés d'embonpoint, car il faut suivre parfois le chemin des singes, qui en sont les seuls habitants.

*Funérailles.* — A peine l'homme est-il décédé que retentissent des gémissements, je devrais dire des hurlements. Les parents, les voisins, se rassemblent, et c'est à qui criera le plus fort.

Me trouvant à Ail-Saada et m'étant levé vers 4 heures du matin dans l'intention de faire l'ascension du pic de Lella-Khedidja, j'entendis tout à coup retentir, au bas du village, un cri déchirant, auquel répondirent aussitôt des sanglots, des gémissements proférés par au moins vingt personnes. A ces cris, les chiens kabyles, à la voix de chacal, répondaient de village en village, de crête en crête, et jusqu'au plus profond des montagnes.

Tant que le corps reste à la maison, ce sont des cris, des plaintes sans cesse renouvelés. On demande au mort pourquoi il quitte sa famille, pourquoi il abandonne ses jeunes enfants, et mille autres questions en usage dans tout l'Orient.

Le cortège funèbre ressemble passablement à nos cortèges chrétiens. Devant le corps marche un marabout, chantant des prières qu'il lit dans un petit livre, tandis qu'un chantre lui répond. Puis vient le corps, enveloppé d'un linceul blanc et porté sur un brancard sur les épaules de quatre hommes vigoureux. Derrière, viennent la famille et les amis.

Le corps est déposé à même la terre, les côtés de la fosse étant maintenus par des dalles de schiste, tandis que d'autres dalles de schiste recouvrent le corps.

Un fragment plus haut marque le côté de la tête ; et c'est tout. Nulle inscription, nulle autre marque de souvenir. Riches ou pauvres sont égaux, et nulle marque ne fait reconnaître, après la mort, le puissant chef de tribu, pas plus que le dernier des mendiants. Je me trompe : les mendiants sont bien souvent les plus favorisés. Ceux dont la vie est sainte et religieuse sont souvent honorés à l'égal des marabouts. Sur leur tombe on apporte des vases de terre, des cuillers à cous-cous, des figues ou de l'huile.

*Marabouts.* — Et si le mort, pauvre ou marabout, a été particulièrement vénéré dans sa vie, chaque passant apporte une pierre sur sa tombe, ce qui fait, au bout d'un certain temps, un petit tumulus. Tout passant arrache, en outre, un lambeau de son vêtement et le dépose pieusement sur le tombeau du marabout, ou l'accroche à l'arbre le plus voisin. C'est ainsi que j'ai vu, dans le vieux cimetière d'Al-Saada, un frêne séculaire (son tronc a 3<sup>m</sup>, 10 de tour), dont les basses branches étaient complètement couvertes de guenilles jaunes, blanches ou rouges, ce qui de loin produisait le plus singulier effet.

Quand un marabout a été particulièrement révérend dans sa vie, on élève sur son tombeau un gros tumulus surmonté d'une petite chapelle également appelée *marabout*.

Mais que l'on ne croie pas cependant que ces marabouts ressemblent en quoi que ce soit à nos constructions religieuses européennes; les Kabyles sont trop pauvres pour se permettre un pareil luxe. C'est tout simplement un petit gourbi composé de quatre murailles de schiste, avec un petit toit de tuiles et une petite porte si basse qu'il faut se courber beaucoup pour y entrer. Et c'est tout. Le parquet est le sol nu. Dans un coin ou au centre, une dalle marque le tombeau, et dans les niches du mur deux ou trois vieilles lampes en terre cuite, vernissées de vert, où quelques fidèles viennent parfois brûler un peu d'huile.

Je ne connais guère qu'un seul marabout plus soigné; c'est celui de Djeddi-Menguélet, près Taourirt-Menguélet et, chose piquante, vis-à-vis de l'établissement religieux des Pères Blancs.

Celui-là est un petit édicule revêtu à l'intérieur et à l'extérieur de faïence peinte et surmonté d'une coupole d'où pend l'étendard du Prophète. C'est, il est vrai, l'un des sanctuaires les plus vénérés de la Kabylie. Lorsqu'un Kabyle a juré sur le tombeau de Djeddi-Menguélet, il est exceptionnel qu'il trahisse son serment. Et l'on conserve précieusement, pour le plus grand effroi des parjures, le souvenir d'un Mohammed el Haoussin et de deux autres qui, ayant prêté un faux serment sur le tombeau du marabout de Djeddi-Menguélet périrent tous trois de mulemort dans le courant de l'année.

*Cimetières.* — Les cimetières ne sont pas entourés de murailles; il ne paraît d'ailleurs pas s'attacher à leur emplacement les mêmes idées que chez les chrétiens.

Le plus souvent, les cimetières sont traversés par les chemins et les sentiers les plus fréquentés; les enfants jouent sur les tombes, les mulets qui passent marchent sur les dalles des sépultures, et dans bien des villages les oisifs se réunissent plus souvent au cimetière qu'à la djemaa.

D'ailleurs, dans bien des villages, la djemaa s'élève au centre même du cimetière.

Ces cimetières sont souvent considérables. Celui de Djeddi-Menguellet a plus de 800 mètres de longueur.

Les tombes sont semées parfois sans aucun ordre, parfois aussi suivant des lignes droites ou courbes. Dans ce dernier cas, un marabout occupe généralement le centre des cercles ou ellipses concentriques formés par les rangées de tombes. Ces tombes sont à peine creusées de 50 à 60 centimètres, le corps étant simplement garanti par la dalle supérieure qui est une protection suffisante contre les animaux fouisseurs.

Outre les réunions de la djemaa qu'ils tiennent au cimetière, les Kabyles s'y livrent parfois à toutes sortes de travaux. C'est ainsi que l'une des extrémités du cimetière de Taourirt-Amrane, celui d'Aïl-Saada et plusieurs autres sont occupés par une série de terrasses planes, circulaires, de 3 à 4 mètres de diamètre, entourées d'une levée de pierres destinées à soutenir les terres et servant simplement d'aire pour battre l'orge.

*Superstitions : légende de la Petite Fille aux seins pendants.*  
— Si les Kabyles fréquentent les cimetières le jour, jamais ils n'oseraient s'y aventurer la nuit, par superstition et aussi par frayeur d'êtres imaginaires.

Parmi ces fantômes populaires, l'un des plus connus et des plus redoutés est la Petite Fille aux seins pendants.

Lorsqu'un voyageur traverse un cimetière la nuit, il entend une femme qui chante mélodieusement.

Oh ! s'il pouvait la fuir, il serait sauvé. Mais, impossible. A peine a-t-il écouté les premières paroles qu'il est vaincu. Il s'avance dans la direction de la voix ; il arrive vers une petite fille toute noire, mais très jolie ; celle-ci se sauve doucement en chantant, le voyageur la poursuit ; alors elle court plus fort, ses seins s'allongent, s'allongent et elle les rejette par-dessus ses épaules et saute tout d'un coup dans un ravin. Le voyageur qui la poursuit y tombe à l'improviste et s'y brise les os.

Comme meilleure preuve de la véracité de cette légende, on vous citera l'histoire de Mohammed ben Marsouk et d'un

roumi (Français) qui, ayant voulu à toute force passer par un cimetière pendant la nuit, ont été précipités dans un ravin par la terrible petite négresse.

*Agriculture.* — Les deux grandes cultures du pays sont l'orge et les figuiers, et dans les ravins de l'Oued-el-Djemaa, les olives.

Les Kabyles sont de merveilleux agronomes. Avec les moyens très limités dont ils disposent, ils tirent un bon parti de leur sol ingrat. Les schistes azoïques, les schistes jurassiques, les calcaires liasiques et le grès rouge forment, on le conçoit, un sol assez peu fertile par lui-même. Partout des ravins entaillés à pic ou à peu près, des rochers, des montagnes abruptes. Tout cela n'est pas bien fertile. Qu'importe ! il faut vivre. Avec sa petite pioche, le Kabyle laboure lentement, patiemment jusqu'à ce qu'il ait défriché le sol ingrat. S'il rencontre un petit coin de rocher aride et à peu près plat, il descend avec ses femmes, et s'il est un peu aisé, avec son mulet jusqu'au fond du ravin, à plusieurs kilomètres, prend un peu de terre dans des plats de bois ou dans ses tellis ; il remonte péniblement jusqu'en haut de sa montagne, et recommence vingt fois, cent fois s'il le faut ce pénible voyage.

Il sème alors une poignée d'orge, plante un figuier et quelques oignons, et voilà un jardin de créé. Mais il arrive souvent que la neige fondante du printemps emporte tout le travail de l'année précédente.

Il est rare que les Kabyles se servent de la charrue, et cela pour cette bonne raison que leurs champs sont trop rocheux et généralement trop en pente.

Cette charrue est, du reste, très primitive.

Elle se compose d'un morceau de bois légèrement dégrossi, à l'extrémité duquel en est enfoncé un second en bois dur ; l'une des extrémités taillée en pointe, dépasse d'une dizaine de centimètres le premier morceau de bois, tandis que son autre extrémité destinée à être tenue en main par le laboureur est longue d'environ 80 centimètres ou 1 mètre (fig. 7, p. 88). A peu près vers le milieu du premier morceau de

bois et aussi vers son premier tiers, une encoche est destinée à attacher les cordes ou les chaînes qui attellent les mulets. Et c'est avec cet instrument primitif et incommode que l'on cultive les parties les moins en pente.

Mais la charrue est exceptionnelle dans la Kabylie du Djurjura; le terrain est beaucoup trop en pente pour que l'on puisse s'en servir. Presque partout on est obligé de cultiver à la main, avec des sortes de petites piochons qui ressemblent presque toujours plutôt à des armes qu'à des outils.

Le plus employé de ces outils est un instrument en forme de hache d'un côté (le tranchant étant parallèle au manche) tandis qu'il est en forme de piochon de l'autre côté (le tranchant étant perpendiculaire au manche de l'autre et la lame étant légèrement courbée). D'autres, pour les terrains pierreux, sont en forme de pic très aigu et très long d'un côté, tandis que l'autre est plutôt en forme de marteau. Du reste, ces deux formes qui varient peu s'appliquent à des instruments de toutes tailles servant à cultiver ces différents sols, à abattre les arbres, à fendre le bois ou les schistes, et même les têtes des adversaires en cas de bataille.

Lorsque le sol n'est pas trop mauvais, on le creuse en forme de gradins un peu concaves, c'est-à-dire de véritables petits bassins de 50 centimètres de large, longs selon la disposition du sol, et étagés les uns au-dessus des autres. Puis, creusant des rigoles garnies d'argile ou de planchettes, on va au plus proche ravin capter une certaine quantité d'eau que l'on amène ainsi jusqu'au jardin et que l'on distribue selon les besoins. La disposition de ces bassins est très ingénieuse et l'eau arrive simultanément dans chacun d'eux ou seulement dans quelques-uns à volonté, de sorte que l'on irrigue facilement les plantes qui en ont besoin, en laissant à sec celles qui sont suffisamment arrosées.

Et c'est merveille de voir comme ces jardins et même les champs d'orge sont bien entretenus ! Du matin au soir les femmes et même les hommes sont occupés à arracher les

mauvaises herbes, à piocher, à sarcler. En sorte que le sol si pauvre de la Kabylie produit des récoltes qui, vraiment, réjouissent l'œil. Il semble impossible de faire produire à la Kabylie plus qu'elle produit actuellement.

*Marchés.* — Les marchés ont toujours lieu loin des villages, dans un lieu bien isolé, souvent à la jonction de plusieurs tribus. Un ou deux gourbis servent de café ; des tentes abritent les marchands d'étoffes ou de bijoux. Dans un coin, des piquets servent à attacher les bœufs et les moutons qu'on amène vivants au marché et qu'on abat sur place. Les entrailles sont abandonnées sur le sol, à la plus grande joie des vautours qui se chargent du nettoyage après le départ de tout le monde.

Çà et là des marchands de poteries, des poulets, des œufs, du laitage, des gâteaux à l'huile ; tandis que sur les flancs des collines voisines les mulets, vautrés dans l'herbe, attendent leurs maîtres, ceux-ci se disputent, marchandent, jurent et se parjurent et cherchent à se voler réciproquement. Tel est un marché kabyle.

*Armes.* — Les armes à feu indigènes sont devenues tout à fait introuvables, de même que les grandes armes blanches.

Les ornements communs sont des traits creusés en forme de lignes droites ou courbes s'enchevêtrant. La lame, comme celle de presque toutes les autres, est incrustée de cuivre.

Le sabre a une forme des plus curieuses. En forme d'épée droite à la pointe, il se renfle un peu, au-dessous, en forme de sabre, réunissant ainsi en une seule pièce les deux types les plus communs d'armes blanches (fig. 4).

Les couteaux que je présente sont des instruments prétendus culinaires. Les Kabyles les portent constamment à la ceinture, mais ne s'en servent pour ainsi dire jamais pour manger. Ils leur servent plutôt à se raser et surtout à se battre dans les rixes. Tous ces modèles ont, du reste, été saisis sur des meurtriers (fig. 1, 2, 6).

Ils les portent soit suspendus par un petit trou que l'on

aperçoit sur la poignée du numéro 1, soit dans un fourreau de bois nu ou très ornementé.

Quelques-uns portent encore deux lanières de cuir qui se passent sur l'épaule comme un baudrier ou à la ceinture.

Ces fourreaux portent une sorte d'anneau de bois (fig. 5, a)



creusé dans l'épaisseur du fourreau et servant à la suspension.

Des massues en racine de figuier étaient autrefois très usitées dans les combats. Il ne faut pas les confondre, comme on le fait généralement, avec la matraca, simple morceau de bois non renflé.

*Instruments culinaires.* — Une cuiller de bois, analogue aux cuillers de bois de nos cuisinières, sert à manger le couscous.

Un instrument en quelque sorte sacré est une aiguille de bois dont la longueur varie de 8 à 15 centimètres et qui sert à enfiler dans des morceaux de viande des ficelles pour les suspendre au-dessus du feu. Cette aiguille ne sert que dans les cérémonies religieuses, qui ont lieu tous les jeudis, dans l'été, au sommet des pics sacrés (*tamgout*).

L'exemplaire que je possède a été trouvé au sommet de Lella Khedidja, à 2,308 mètres.

*Culte des hauts lieux.* — Les Kabyles ont conservé l'usage signalé par la Bible de célébrer des cérémonies religieuses au sommet des principaux pics. Ils se réunissent, les jeudis d'été, sur les montagnes du Kouriltz, de Lella-Kedidja, Djemiaa-Tagencourt, Azerou-n' Tohor, etc. Là, ils font le couscous suivant un certain rite, font griller la viande et se livrent à des danses et des chants.

Ces sortes de cérémonies sont extrêmement fréquentées.

*Instruction publique en Kabylie; francisation des Kabyles.* — La question de l'instruction publique en Kabylie est actuellement une des plus importantes qui soient à l'ordre du jour, à ce point que l'année qui vient de finir a vu passer en Kabylie un ministre de l'instruction publique, M. Léon Bourgeois, et une commission de dix-huit membres nommés par les Chambres à l'effet d'étudier l'opportunité de la création d'une douzaine d'écoles nouvelles dans la commune mixte du Djurjura (Michelet).

Je n'ai pu, faute de temps, rechercher quelles avaient été les conclusions de la commission, mais je suppose que les miennes en diffèrent, sinon totalement, du moins en partie.

La commission jouissant d'un temps fort limité, quelques jours seulement, n'a évidemment pu prendre ses informations ailleurs que dans le monde officiel, auprès des instituteurs, des administrateurs, de quelques présidents de tribus, qui sont censés représenter la population, mais que les indigènes

aussi bien que les Européens appellent des « *Heni thui-oui* », parce qu'ils disent toujours *oui* quand l'administrateur les interroge.

Dans ces conditions, il est inévitable que les commissaires aient eu une vue d'ensemble entachée de beaucoup d'erreurs sur le pays, sur les sentiments qui animent les Kabyles à notre égard, et sur les raisons qui les poussent à rechercher l'instruction française. Des commissaires ont dû fatalement voir les choses un peu trop en beau.

Il est fort possible que j'aie fait moi-même des erreurs d'appréciations, mais j'ai la conscience d'avoir fait tout ce qu'il était possible de faire pour me former une opinion exacte. Outre les Européens, j'ai interrogé longuement les indigènes eux-mêmes, à qui, à force de patience, je parvenais à arracher les pensées de derrière la tête, qui sont parfois bien différentes des pensées exprimées tout haut, comme on en pourra juger tout à l'heure par une petite anecdote.

Les Kabyles, en général, sont très intelligents et apprennent facilement le français.

Grâce à l'obligeance de l'excellent M. Lambert, instituteur d'Al-Saada, de qui j'ai reçu l'hospitalité la plus charmante, j'ai eu occasion de visiter plusieurs fois l'école d'Al-Saada, et d'assister aux classes.

Il m'a semblé que la moyenne de la classe était, je n'ose pas dire supérieure à la moyenne de la France, de pour de me faire mal venir de tous les écoliers de France, mais au moins égale : et je dois avouer à ma honte, que lorsque j'étais à l'école primaire, à l'âge de ces jeunes Kabyles, jamais mes cahiers ne furent ni si propres, ni si bien écrits que les leurs.

Après deux ou trois ans de classe, ils parlent le français très purement, comprennent fort bien nos plaisanteries et y répondent fort à propos.

Quant aux filles, elles ont l'esprit très vif et très aiguisé, apprennent encore plus facilement notre langue que leurs frères, et prennent très vite nos manières.

J'ai eu l'occasion de voir la fille d'un président, la jeune Ouardhia (Petite Rose), nous faire, en l'absence de son père, les honneurs de son salon européen ; elle s'en acquittait aussi bien et aussi gracieusement qu'ont pu le faire une Française, soutenant agréablement la conversation, et faisant une foule de remarques très originales.

Mais il faut bien constater que, si les garçons viennent presque tous à l'école, bien rares sont les filles qui fréquentent assidûment les cours. Je ne connais guère que l'école d'Atflichem, dans la tribu des Beni-Yahia, qui soit fréquentée par un grand nombre de filles.

Comme ces filles se marient fort jeunes, entre dix et douze ans, leurs études ne sont pas terminées à l'époque de leur mariage ; elles les continuent. Aussi n'est-il pas rare de voir de petites femmes allant à l'école en portant leur bébé sur leur dos.

Quel est le sentiment qui pousse les Kabyles à s'instruire ? L'amour de la France ? La beauté de notre langue ? Beaucoup de Kabyles le prétendent ; mais en les pressant de questions, on arrive à connaître leur véritable but. C'est qu'un Kabyle qui sait le français est toujours préféré à un Français dans les administrations, dans la justice, chez les commerçants, chez les colons.

C'est uniquement pour ce motif que les Kabyles réclament si vivement la création d'écoles françaises dans leur pays. Je ne sais trop si l'on doit se réjouir ou s'affliger d'un tel état de choses ; car si d'un côté il est bon que nos instituteurs prêchent l'amour de la France, il est d'autre part à craindre qu'ils ne donnent, par l'instruction, des armes aux Kabyles pour nous combattre.

De plus, les Kabyles qui s'instruisent, perdent peu à peu les habitudes de frugalité et d'économie de leurs ancêtres ; non contents du couscous de leurs pères, il leur faut des plats raffinés, du vin, des liqueurs, car, comme le prévoyaient si bien, dès 1865, MM. Hanoteau et Letourneux, les Kabyles, à notre contact, ne deviennent pas chrétiens, mais arrivent à

l'indifférence religieuse, et alors cessent de s'abstenir des mets et des liqueurs fermentées interdites par le Coran, et consomment beaucoup plus qu'autrefois.

Or, dans leur ancien état de sobriété, leur pays était déjà insuffisant à les faire vivre. S'ils consomment davantage, c'est à nos dépens qu'ils devront vivre.

On a dit et répété que, depuis 1871, nous avons fait de grands progrès dans l'amitié des Kabyles. C'est là une erreur considérable. Les Kabyles nous subissent absolument comme ils subissent les invasions de sauterelles; ils ne nous aiment pas plus qu'ils n'aiment les redoutables acridiens. Ils nous font en face bon visage, parce que nous sommes les plus forts, parce que nous disposons des places de *chambertes* (gardes champêtres), de chaouchs, de cavaliers de l'administration, de présidents de tribus, et même de cantonniers, toutes places fort recherchées.

Mais au fond, tout en reconnaissant combien ils ont payé cher leur équipée de 1871, ils attendent l'occasion de la recommencer. La Kabylie est officiellement désarmée, mais il n'est pas de gourbi où, en cherchant bien, on ne trouve quelque vieux fusil bien caché, et qui sortira quand le moment sera venu.

La meilleure preuve en est la facilité avec laquelle les armes à feu sortent de leurs cachettes dans les querelles particulières.

D'ailleurs, permettez-moi de vous conter une petite histoire, qui vous montrera l'état d'esprit de nos meilleurs serviteurs. *Ab uno disce omnes.*

J'avais passé la journée avec un jeune homme dont la famille est une des plus considérables de sa tribu, grâce à notre influence. Elle nous doit son élévation et chante nos louanges... chaque fois qu'elle se trouve en présence de Français.

Toute la journée il m'avait accablé de prévenances, me parlant de la France, du dévouement de sa famille à notre cause, de son désir de voir la France, et mille autres choses

du même genre. Pour m'édifier, l'Européen chez qui je logeais invita ce jeune homme à dîner, le traita copieusement, et, au dessert, lorsque le vin commença à l'animer, il le fit causer.

Et alors j'en appris de belles sur ses vrais sentiments. Sans doute, les Kabyles aimaient la France, mais parce qu'ils ne pouvaient faire autrement : parce qu'elle avait de bons fusils et des canons encore meilleurs, et des soldats qui, au moindre bruit, arriveraient par la plaine et par la montagne. « Mais tout cela passera, le Moulé-Saâ (maitre de l'heure, Messie) viendra un jour, et alors on verra les rousmis (Français) dispersés et fuir bien vite dans la plaine, et de là sur la mer, et il y aura encore de beaux jours pour la Kabylie ! »

Le lendemain, il s'excusa, tout penaud, des paroles qu'il pouvait avoir dites la veille, un peu échauffé par le vin. Mais trop tard. *In vino veritas.*

Si nos protégés pensent ainsi, quels sentiments de haine vivace ne doivent pas nourrir ceux qui ne nous doivent rien et payent encore la contribution de 1871.

Ces sentiments hostiles sont, du reste, fort naturels. Ne sommes-nous pas les maitres, les conquérants, et, malgré les bienfaits que nous apportons, ne sommes-nous pas les premiers qui ayons imposé nos lois aux Kabyles.

Aussi ne devons-nous pas nous endormir dans une trop confiante sécurité, et devons-nous, au contraire, rester toujours sur la défensive.

---

**La taille dans le Morvan :**

PAR MM. HOVELACQUE ET GEORGES HERVÉ.

Communication renvoyée aux *Mémoires*.

*L'un des secrétaires.*

CAPTAN.

---